

La Corée ouverte. — Tchéfou. — Visite au consul. — Le départ. — Comment je rencontrai un prince coréen et ce qui en advint. — Tchémoulpo. — En route. — Arrivée à Séoul. — Un hôtel japonais. — A la légation de France. — Ma vie séoulienne. — Organisation administrative et sociale de la Corée. — Topographie de la capitale et de ses environs. — Ses monuments. — Télégraphie lumineuse, postes, etc. — Nos représentants.

La Corée était naguère si absolument fermée au reste du monde, qu'en dehors des ambassades chinoises annuelles, sévèrement contrôlées à la frontière du Canard-Vert¹, nul ne pouvait y pénétrer sous peine de mort. Les Pères missionnaires² bravèrent les premiers cette interdiction barbare et parvinrent à franchir, durant la nuit, le fleuve qui forme la frontière, que de nombreux douaniers gardaient avec un soin féroce. On dut bientôt renoncer à ce passage ; le gouvernement coréen, informé de la violation de son territoire, avait dressé des chiens à la poursuite

des étrangers. Ce fut dès lors sur des jonques, montées par des chrétiens chinois, que les Pères, abrités par les îles de la côte, purent accoster les barques de leurs futures ouailles, qui, au péril de leur vie, introduisaient les missionnaires dans le pays. On les dérobait à tous les regards au moyen du costume d'orphelin coréen dont l'immense chapeau voile entièrement le visage, et dispense, vu les rites du grand deuil, de toute question indiscreète. Aujourd'hui, grâce aux traités conclus³, un simple passeport nous suffit pour pénétrer en Corée : par terre, en franchissant à la frontière chinoise le Ya-lou-kiang, en coréen Apnok-hang [Amnok-kang], ou à la frontière russe, le Mi-kiang, en coréen le Touman-hang [Tuman-kang]⁴ ; par mer en se rendant de Nagasaki à Fousan⁵, Gensan⁶ et Vladivostok, ou réciproquement ; enfin du golfe de Pe-tchi-li en s'embarquant à Tchéfou pour Tchémoulpo [Chemul-p'o]. Je choisis cette dernière route ; elle mène plus directement à la capitale, point de départ, mieux encore centre des études ethnographiques que je voulais faire.

Je quittai donc la grande ligne des Messageries maritimes allant de Marseille à Yokohama, pour prendre à Chang-haï un des steamers qui mènent à Pékin, par Tien-tsin, en faisant à mi-route escale à la charmante ville chinoise de Tchéfou⁷. Si j'étais chargé d'ajouter un qualificatif à son nom, je l'appellerais Tchéfou-les-Bains. C'est en effet le Dieppe chinois, où chaque année, durant la belle saison, tous les Européens, anémiés par un long séjour en Chine, se rendent en foule de tous les ports ouverts. Ils y retrouvent, grâce à l'air salin qu'on y respire, non seulement la santé, mais de nouvelles forces pour résister au climat débilitant de l'Extrême-Orient. Aussi à côté de la ville chinoise s'élève un véritable sanatorium où l'on jouit de l'aimable vie de nos plages les plus élégantes, grâce aux nombreux hôtels qui y sont établis, donnant à tour de rôle fêtes, bals, concerts, etc., et à de délicieuses excursions en mer, ou dans les montagnes et vallées environnantes.

A peine arrivé à Tchéfou je me rends chez M. Fergusson, consul de Belgique et vice-consul de France et de Russie, pour lui demander quelques renseignements pratiques sur mon voyage. Il me dit que le moment est mal choisi, car on a dû récemment débarquer les fusiliers marins des flottes européennes pour protéger les consulats pendant les dernières émeutes qui ont troublé Séoul⁸. «Mais tout cela est heureusement terminé. Puis-je donc raisonnablement avoir fait plus de la moitié du tour du monde et m'en retourner par l'autre côté sans avoir pénétré en Corée, but principal de mon voyage ?

— Réflexion faite, vous pouvez aller jusqu'à Séoul ; quant à traverser la Corée pour vous rendre à Fousan, voyage que nul Européen n'a encore fait, renoncez-y.

— Il faut cependant que quelqu'un commence et je désirerais que ce fût moi, étant venu absolument pour cela.

— C'est impossible dans l'état actuel des choses, réplique mon interlocuteur : la famine commence à se faire sentir sur la côte est, vous tomberez inévitablement entre les mains des bandits. Ils viennent de s'organiser en troupes, attaquent les villages, pillent les maisons, violent les femmes et massacrent tout ce qui s'offre à eux..., même les voyageurs, ajouta-t-il en souriant.

— Vos informations me réjouissent médiocrement, mais ne peuvent changer ma résolution.

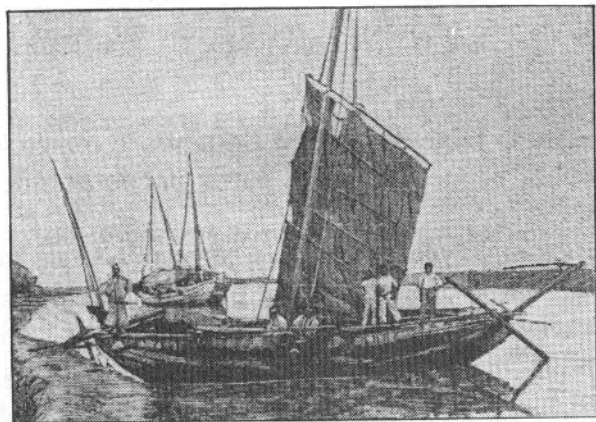
— Vous la modifierez à Séoul».

Je rappelle au consul la fable des bâtons flottants, le remercie de son aimable accueil, et me prépare à partir par le premier bateau se rendant en Corée.

J'attends plusieurs jours, ayant manqué la correspondance bimensuelle ; mais, accueilli de la façon la plus gracieuse par l'aimable colonie anglaise, le temps passe rapidement et c'est avec un véritable sentiment de tristesse qu'un soir de bal-concert je dois brusquement me rendre au bateau de Tchémoulpo. Le steamer ne fait que toucher à Tchéfou, car à peine mon sampan l'a-t-il rejoint au large que nous partons, par une nuit noire,

humide et glaciale. Personne sur le pont ; je pénètre au salon, il est désert ; me voyant seul, je rentre dans ma cabine et regrette d'autant plus vivement l'aimable réunion de femmes brillamment parées que je viens de quitter. Je les évoque par la pensée et les revois bientôt glisser souriantes autour de moi, qui n'ose rouvrir les yeux, craignant de voir s'évanouir leurs fugitives et charmantes images. Je m'endors ainsi, doucement bercé par la mer.

Après une nuit d'une heureuse navigation, je monte le matin sur le pont. Le navire suit la côte chinoise ; elle se déroule sous nos yeux avec ses nombreux sommets onduleux et déboisés, qui se fondent mélancoliquement dans un ciel de nuages gris. Le capitaine du *Suruga Maru* et son second se montrent d'une rare amabilité pour moi, ainsi qu'un Anglais se rendant par mer à Fousan. Les autres voyageurs sont japonais ou chinois ; l'un de ceux-ci parle admirablement le français et me sert d'interprète auprès de ses concitoyens. Pendant le déjeuner, le capitaine me demande si j'ai déjà rencontré des Coréens. Je raconte qu'au Japon, à bord du vapeur qui devait me conduire de Kobée à



Jonque coréenne - Gravure de Ruffe
d'après une photographie

Nagasaki, je vis, quelques instants avant le départ, se diriger vers nous deux grandes barques remplies de fonctionnaires japonais et d'un groupe d'hommes étrangement costumés. On me dit que c'était un prince coréen

avec sa suite. A l'inspection rapide des traits de leurs visages, et de leurs vêtements absolument nouveaux pour moi, je sentis de suite qu'un riche domaine ethnographique m'est ouvert en Corée : je ne les quittai plus des yeux.

Les fonctionnaires japonais, après avoir installé cérémonieusement à bord le prince coréen, lui souhaitent un bon voyage et se retirent au moment où nous levons l'ancre. A peine sommes-nous en marche, que le prince, jeune homme d'environ vingt-cinq ans et d'une rare distinction native, frappé de la curiosité avec laquelle je l'examine de loin, ainsi que ses compagnons, s'avance vers moi en souriant. Je me lève aussitôt, je vais au-devant de lui : nous nous rejoignons, et, faute d'une langue commune pour nous entendre, nous exprimons nos sentiments réciproques par une pantomime sympathique aussi vive qu'animée. Je lui tends des cigares, il m'offre des cigarettes, prend amicalement ma montre dans ma poche et me fait examiner celle qu'il vient d'acheter. Puis vient le tour de nos lorgnettes, de nos vêtements, enfin de tout ce qui peut être le sujet d'une mutuelle curiosité. Tout cela est accompagné de rires, de poignées de main, de mots anglais, japonais, coréens et français que certainement nous ne comprenons pas tous deux. Les trois vieillards, conseillers du prince, et ses nombreux serviteurs groupés autour de nous se lèvent à notre exemple, quand notre curiosité est satisfaite, et nous nous retirons dans nos cabines en nous faisant mutuellement mille politesses, au grand étonnement d'un groupe Anglais et de jeunes Anglaises qui se regardent souriant et ne s'expliquent pas cette sympathie inattendue.

Le lendemain matin, j'étais assis sur le pont, non loin des charmantes misses dont j'ai parlé, quand apparaît brusquement le prince, non plus dans son costume de soie rose recouvert de gaze, mais revêtu seulement d'un large pantalon bouffant en soie blanche et d'un court veston bleu ciel.

Le prince s'élançait vers moi, sa figure exprime une grande anxiété, mêlée à un vif sentiment de confiance. Il me le té-

moigne aussitôt en relevant sa large manche jusqu'aux épaules, pour me montrer avec inquiétude les mille piqûres qui mouchettent sa peau d'une rare blancheur. Je lui fais comprendre par signes qu'il a été probablement victime des moustiques. Il m'indique de la tête que c'est beaucoup plus grave, et, brusquement, me tournant le dos, il relève son veston, abaisse son pantalon et me montre les premiers quartiers d'un astre que je m'empresse d'éclipser en le recouvrant, au bruit des rires et des cris d'indignation des jeunes misses qui assistent à cette consultation extra-médicale. Pour mettre y fin, je prends le prince par la main, le conduis gravement à la salle de bains et l'invite à y prendre place. Il comprend, me remercie, et voilà comment, avant d'aller en Corée, j'ai vu sur toutes ses faces un prince coréen. Cette histoire amusa beaucoup l'indulgent capitaine du *Suruga Maru*, ainsi que mes très aimables compagnons ; c'est ce qui me décide à la raconter ici.

Le lendemain matin, réveillé par le brusque arrêt du bruit de la machine, je monte sur le pont et suis ravi par l'admirable situation de la baie de Tchémoulpo⁹. C'est une des plus belles que j'aie vues de ma vie. Des montagnes pittoresquement dentelées s'élèvent partout sur la côte et sur les îles qui forment le port ; elles l'abritent de la façon la plus complète et la plus charmante dans un véritable nid de verdure qu'illuminent en ce moment les premiers rayons du soleil levant.

Sans perdre un instant, je laisse à bord mon bagage, que je ne sais où remiser à terre, et me précipite dans un sampan. Un quart d'heure après, je foule enfin le sol de la Corée, jouissant une fois de plus de l'étrange impression de me trouver brusquement seul au milieu d'une population dont je ne connais ni la langue, ni les mœurs, ni les costumes. Des centaines de terrassiers coréens, les jambes demi-nues, sont là en train de disposer les terres qui doivent former le quai de débarquement. De nombreux portefaix, revêtus d'une culotte et d'un veston en coton blanc, apportent

des matériaux au moyen d'un crochet en bois grossièrement équarri, analogue au nôtre et, maintenu en équilibre sur le dos par une corde qui s'appuie sur le front. Leurs cheveux forment une tresse qui se dresse comme une corne au sommet de la tête. Tous sont nu-pieds ou portent des chaussures de paille, où le pouce n'est pas séparé des autres doigts comme chez les Japonais ; le Coréen, du reste, les dépasse de beaucoup comme taille, et son visage a un tout autre caractère.

Çà et là, des femmes apportent à leurs maris leur nourriture.

Elles sont fort laides et disgracieuses, se rasent les sourcils en ligne étroite afin de décrire un arc parfaitement net. Leurs cheveux huilés, épais, noirs et à reflet roux, forment, par je ne sais quel artifice, une énorme coiffure qui charge lourdement leur tête. Toutes ont l'air plutôt empaquetées qu'habillées, et je suis étrangement surpris de voir la plupart d'entre elles laisser sortir complètement leurs seins de leurs vêtements, ouvert



Portefaix - Gravure de Bazin
d'après une photographie

horizontalement sur la poitrine. Plus loin jouent, en poussant de grands cris, quelques jeunes gens ; si je n'avais vu leurs mères, je les prendrais pour des femmes, tant mon regard est trompé par la grâce de leurs traits, leurs longues tresses flottantes et leur singulier pantalon bouffant qui ressemble à une jupe. Je quitte le

